

famille. Dans un magnifique élan de charité et debout sur les ruines de son Archevêché, il apprenait aux plus incrédules à bénir cette religion, la source de toutes les grandes œuvres et de tous les pardons. Grégoire XVI, cinq ans auparavant, admira la solitude du Prêlat proscrit ; du haut de son trône, il la consacra en l'imitant. Le Cardinal Odescalchi, interprète de ses volontés, excita la commisération publique en faveur des orphelins. Sa voix est entendue, et leur sort assuré. Pour veiller plus attentivement à la répartition des secours et à l'éducation des enfans, une commission supérieure fut nommée. Le prince Orsini, sénateur de Rome, la présida : elle eut pour trésoriers les princes Charles Doria et Gabrielli, secrétaire Camille di Pietro, auditeur de Rote. Par une dérogation aux règles de la compagnie de Jésus, mais par un sentiment de reconnaissance qu'il était bon d'éterniser, on força le Père Roothaan à prendre place dans la comité sous le titre de conseiller député ecclésiastique. Six sections particulières se rattachèrent à la commission. Elles eurent pour chefs Mgr Morichini et la princesse Orsini, le marquis Patrizi et la comtesse Marioni, le prince Dominique Doria et la comtesse Lozana Argoli, Mgr Marini et la princesse Borghèse, le marquis Serlapi et la comtesse Marsciano, le chevalier Remi-Ficci et la comtesse Orfei. La princesse Borghèse s'était déclarée la tutrice des orphelins ; elle les faisait élever dans son palais. Le Père Roothaan décida qu'à Saint-Étienne-le-Rond vingt orphelins seraient entretenus aux frais de la société de Jésus.

COLLÈGES DES LAZARISTES DANS LE LEVANT.

Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique par M. Alexandre, inspecteur-général de l'Université.

Je trouvai S. Exc. M. l'ambassadeur de France pénétré d'estime pour les travaux des Lazaristes, et je fus heureux de recueillir le haut témoignage qu'il se plut à rendre aux excellentes qualités de cette congrégation et au mérite des personnes qui la dirigent. Leur supérieur à Constantinople, pour toutes les échelles du Levant, est M. l'abbé Leleu, préfet apostolique, qui trouve dans une activité infatigable, dans les ressources d'un esprit vif et fécond, mais surtout dans les inspirations de la charité, les moyens de suffire aux besoins d'une infinité de créations pieuses multipliées par lui sur tous les points où s'étend la sphère de son action.

Je n'avais reçu de vous, monsieur le ministre, aucune lettre officielle ni particulière pour M. Leleu. Mais ma qualité d'inspecteur de l'Université et la mission dont j'annonçai que j'étais chargé par Votre Excellence suffirent pour me procurer l'accueil le plus distingué. M. Leleu me témoigna une profonde reconnaissance de la marque d'intérêt que vous donniez à ses établissemens, en les assimilant par une commune sollicitude à ceux de l'Université de France. Il me donna sur leur compte tous les renseignemens que je pouvais désirer. Il m'offrit de m'y accompagner lui-même, et, en effet, nous convînmes de commencer dès le lendemain par les écoles de Saint-Benoît de Galata.

Saint-Benoît est le centre de la mission des Lazaristes dans le Levant et la résidence ordinaire des supérieurs. C'est une immense enceinte, une ville au milieu du faubourg de Galata, qui est lui-même la ville franque de Constantinople. Ce beau local, dont l'origine remonte aux Vénitiens, cédé plus tard, par suite de diverses transactions diplomatiques, aux missions françaises, a été successivement agrandi par de nouvelles acquisitions et des constructions nouvelles. Il comprend maintenant trois parties principales et bien distinctes : la mission et ses dépendances ; l'école des Frères, les établissemens des Sœurs de la Charité.

La mission, outre son église assez belle et les bâtimens occupés par les missionnaires, contient, entre autres dépendances, une imprimerie nouvellement créée pour les besoins de l'enseignement catholique en Orient. L'atelier est peu vaste et d'une apparence fort humble, mais il est accompagné de tous ses accessoires, comme atelier de brochure et de reliure, magasin, etc.

L'école des frères se compose de quatre classes pour 350 externes, presque tous appartenant, comme en France, à des familles modestes. Elle doit contenir aussi des logemens pour les maîtres. Nous l'avons visitée, et je ne pourrais que répéter textuellement ce que j'ai dit de l'école de Smyrne : progrès lents, méthodes défectueuses, mais résultats, en somme, excellents.

L'école des Sœurs est composée, comme à Smyrne, d'un pensionnat et d'un externat tout-à-fait distincts. Elle compte environ 100 élèves internes, et près de 250 externes. Ici encore, mes observations seraient les mêmes qu'à Smyrne. Mais je dois dire qu'à en juger par les compositions des jeunes personnes les plus avancées, l'instruction m'a paru plus forte ; j'ai trouvé le style plus ferme et le goût plus sûr. Pour ne pas trop induire de cette comparaison, il faut se rappeler que les études de Smyrne, interrompues par l'incendie, reprises depuis peu, ont dû nécessairement souffrir de cette lacune.

Enfin, quoique ma mission ne s'étendit pas jusque-là, j'ai accepté l'invitation de visiter les autres parties du local occupé par les Sœurs. J'y ai trouvé un dispensaire en pleine activité, où tous les ans plus de 4,000 malades de tout pays et de toute religion viennent chercher des consultations et des secours ; une pharmacie des pauvres et un laboratoire pour alimenter les pharmacies de toutes les missions du Levant, un hôpital pour une vingtaine de malades ; un ouvrier pour de pauvres filles, et jusqu'à une crèche pour dix ou douze petits orphelins. Et, au milieu de tout cela, les Sœurs circulant de tous côtés, s'empressant autour de tous ces malheureux avec un zèle infatigable. Les détours inextricables d'un dédale d'escaliers et d'ap-

partemens ajoutent à leurs fatigues, compliquent d'une multitude de difficultés les détails de tant de services divers ; mais leurs forces semblent se multiplier avec leurs travaux, miracle de la charité qui n'étonnera que ceux qui ont négligé en France et autour de nous mille occasions d'en admirer de semblables.

Le surlendemain était l'époque désignée pour notre visite au collège de Bebek. Je m'y rendis avec M. le préfet apostolique et une autre personne qui voulut bien se joindre à nous, M. Eugène Bore, savant orientaliste français, qui par ses voyages et ses archéologiques, s'est fait un nom déjà illustre en Europe et en Asie, mais que la religion dispute à la science, et qui paraît appelé par une vocation irrésistible à se consacrer bientôt sous la règle des Lazaristes, aux travaux des missions d'Orient.

Bébek est un village fort agréable, à deux lieues de Constantinople, au fond d'une petite baie sur le Bosphore. On s'y rend facilement par mer en une heure ; la voie de terre est plus longue et moins usitée. Là, sur le penchant d'une colline, est située la maison des Lazaristes, modeste et même petite au premier coup-d'œil, mais plus vaste qu'elle ne paraît, entourée et surmontée de jardins agréables d'où la vue s'étend sur les deux rives d'Europe et d'Asie. Les Lazaristes ont acheté cette maison pour y transférer le collège qu'ils avaient fondé d'abord dans un autre local et qui dépérissait entre les mains d'un administrateur laïque. Sa position isolée ne permet pas qu'on y reçoive des externes : c'est un pensionnat à la campagne, analogue à celui de Juilly, mais dans des proportions beaucoup moindres. Le prix de la pension y est élevé, et accessible seulement aux familles riches. Aussi est-ce uniquement dans le cercle de ces familles que peut se faire sentir, à Constantinople, je veux dire à Péra ou à Galata, le besoin de l'instruction secondaire.

J'étais ici pour bien juger, dans des conditions moins favorables, qu'à Smyrne. On m'attendait, on m'avait fait les honneurs d'une réception, même de quatre discours : en français, et en grec ancien et en grec moderne. Tous les élèves étaient réunis dans une salle commune et il a fallu quelque temps et quelque travail pour séparer les classes afin de pouvoir les examiner tour à tour. Néanmoins, comme j'ai employé à cet examen une journée entière, et que M. le préfet apostolique m'a encouragé lui-même à insister sur tous les détails, j'ai pu me faire une idée assez exacte de la force des études.

Les Lazaristes, à l'époque où ils sollicitaient le plein exercice, ont envoyé à Paris le programme de ce collège ; le cours d'instruction y était partagé en sept années, y compris la philosophie pour la préparation au baccalauréat, à l'usage seulement de ceux qui se destinaient à prendre leurs grades. L'étude du latin et du grec ancien ne commençait qu'en troisième année et durait quatre ans ; elle s'arrêtait à la sixième année qui portait le titre de rhétorique française, latine et grecque. Je crois que l'expérience aura fait comprendre la nécessité de modifier ce programme. En effet, j'ai trouvé à Bebek, comme à Smyrne, une division des classes à peu près conforme à celle de nos collèges. Après une ou deux années préparatoires, l'étude du latin commence en septième et se continue en sixième, cinquième, et ainsi d'année en année jusqu'à la rhétorique. Peut-être les classes qui m'ont été présentées sous ces dénominations en portent-elles d'autres dans l'usage ordinaire de la maison ; mais les différences des mots sont peu importantes, et, pour être plus clair, je continuerai, comme je l'ai déjà fait en parlant de Smyrne, d'employer les noms usités en France.

Dans toutes ces classes, l'étude du latin paraît suivre une marche lente, mais régulière. Pour le choix et la difficulté des auteurs qui servent de texte aux explications, elles sont, relativement à nos collèges, arriérées de deux ans dans le commencement et d'un an seulement vers la fin des études...

Les études grecques sont ici un peu plus avancées qu'à Smyrne. J'ai déjà dit que pour cette langue, les classes étaient partagées autrement que pour le latin et confiées à d'autres maîtres. On conduit les élèves, au moins les plus forts, jusqu'à l'explication d'Homère, dont ils se tirent assez bien.

L'enseignement de l'histoire nous a paru n'être encore qu'à l'état de simple ébauche, et nous en dirions volontiers autant de celui des mathématiques : la physique et la chimie sont encore à naître.

La philosophie, pour sa première année, n'a qu'un seul élève, ce n'est donc pas une classe ; mais cet élève a de l'intelligence et déjà de l'acquis. Son professeur, jeune ecclésiastique plein d'instruction et d'ardeur, a peut-être un défaut, c'est de vouloir trop se mettre au courant de la science, de tenir trop de compte des mots et des noms nouveaux, et d'admettre trop vite dans son enseignement des idées qui n'ont pas encore la sanction du temps. Il n'est pas douteux cependant qu'un peu plus de maturité n'en fasse un jour un professeur excellent à tous égards.

Ces détails, comme vous le voyez, Monsieur le ministre, ne donnent pas, des études de Bebek, l'idée que j'aurais pu vous en donner si j'avais voyagé dix ans plus tard. Il en eût été de même de celles de Smyrne. Mais il faut se reporter, quand on parle de ces collèges, aux conditions mêmes de leur existence, à la nature des lieux où ils sont placés, à la condition fort hétérogène de leurs élèves, à la nécessité de faire marcher de front un trop grand nombre de langues : français, latin, grec ancien, grec moderne, turc, anglais, et pour plusieurs élèves, italien et arménien ; enfin, et par-dessus tout, à la date encore récente de leur fondation. Ils ont devant eux l'avenir ; et ma